

Éducation ouvrière

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse**

Band (Jahr): **31 (1939)**

Heft 9

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

cas à vider, que l'un ou l'autre n'a même eu aucune affaire où des débats aient été nécessaires, ceux des grandes villes en particulier ont été saisis de centaines de demandes. Ajoutons que le service de renseignement, surtout s'il se fait à des heures spécialement fixées, donne beaucoup à faire à certains tribunaux; il empêche du reste mainte action d'être intentée.

Education ouvrière

Une expérience à Genève.

En janvier 1938, la section genevoise de la F.O.B.B. organisait des groupes d'études qui, repris d'octobre 1938 à avril 1939, furent alors placés sous l'égide du Centre genevois d'éducation ouvrière, dépendant de l'Union des syndicats. Ouverts à tous les syndiqués, ces groupes leur offraient la possibilité de se documenter sur un des points traités, de dissiper certains malentendus, de détruire certaines ignorances.

Cinq groupes fonctionnèrent en 1938/39, chaque soir, du lundi au vendredi: français et géographie économique (R. Jaquet), histoire du mouvement ouvrier (E. Ruff), notions d'économie politique (R. Borsa) et notions de droit ouvrier (A. Kohler). Les inscriptions furent relativement peu nombreuses, mais ceux qui s'inscrivirent furent fidèles.

C'est cette expérience qui motive les réflexions suivantes:

Les buts de l'éducation ouvrière.

En quoi doit consister l'éducation ouvrière, actuellement, en Suisse, telle fut la première question qui se posa. L'année 1936 venait de marquer en France la victoire du Front populaire. Les œuvres d'éducation de la C.G.T., favorisées par les 40 heures, prenaient un essor inattendu. Les conquêtes ouvrières, discutées et jugées partout, avec plus de mauvaise foi que d'objectivité, déclenchèrent des discussions passionnées. Au fur et à mesure que se succédaient les événements et que déviait l'élan de 1936, un malaise s'étendait dans les milieux ouvriers de chez nous. Pourquoi ces échecs? Pourquoi ces piétinements? Quelles sont ces «lois de la production» qui jouent automatiquement contre nos vœux ou nos revendications? Pourquoi a-t-il fallu réajuster le franc? etc.

Toutes ces questions, et bien d'autres encore, demeuraient sans réponse: l'article de journal ni la discussion n'étaient assez documentés, assez étendus, assez simples.

Dans ces circonstances, le but premier de l'éducation ouvrière devenait sans conteste *une explication*, et même, si ambitieuse que puisse paraître l'expression, *une explication du monde*, de son mécanisme, de sa complexité, de son fonctionnement. Seule ne resterait pas superficielle l'éducation qui tenterait d'embrasser les principaux problèmes, de les élucider historiquement et fonctionnellement, de marquer leur interdépendance.

Un tel programme pouvait laisser rêveur, son étendue pouvait effrayer. Mais c'était là évidemment le but idéal, dont on s'approcherait plus ou moins au cours des années à venir.

Pour parer au plus pressé, l'étude des problèmes économiques fut placée au premier plan (géographie économique et notions d'économie politique), tandis que parallèlement le cours d'histoire devait, en marquant les étapes, donner le sentiment de la durée, et le cours de droit maintenir la présence des grands principes dans ce qui pouvait sembler un chaos.

Explication du monde, ai-je écrit tout à l'heure, en parlant du but et de l'éducation. Mais laquelle allions-nous donner? Celle de l'Institut, celle de M. Maurras, celle de Mussolini ou celle de Staline? Allions-nous imposer un choix à nos camarades? Allions-nous nous mettre au service d'une doctrine, d'un parti?

Les premiers contacts avec nos groupes mirent un terme à ces incertitudes. Il y régnait un tel goût d'apprendre que chacun de nous comprit bien vite qu'il devait jouer avant tout un rôle d'informateur. Et, en même temps, il fallait lutter contre une tendance dangereuse à la simplification. «Non, ce n'est pas si facile, ce n'est pas si simple que cela.» Il fallait faire réfléchir, poser les problèmes, simplement mais honnêtement, sans rien manquer, ni rien esquiver. C'est alors qu'apparut le second but de toute éducation: donner à celui qui la reçoit le moyen de se faire une opinion personnelle sur les problèmes qu'il aborde; ce qui est proprement une culture. Et comme la valeur d'une culture dépend de son étendue et de sa profondeur, la nécessité devient évidente d'accroître les curiosités et de faire douter, pour que des vérifications systématiques donnent peu à peu l'assurance et l'aisance.

Les moyens.

Les réunions des groupes, si fréquentes qu'elles puissent être, ne peuvent prétendre être les seuls moyens d'une éducation telle que nous la concevons. L'effort qu'elle exige doit se faire ailleurs et autrement. Mais les groupes peuvent exercer une influence bienfaisante et profonde, s'ils sont considérés comme les moteurs d'une activité qui les dépasse.

Formés d'un nombre restreint de participants — pas plus de 15 —, ils deviendront, dans les cas les plus favorables, le centre où convergeront les questions, les suggestions et les interprétations.

Quand la bibliothèque peut fournir des ouvrages correspondant aux sujets traités — mais ce n'est pas souvent le cas! —, c'est alors à l'animateur d'orienter chacun des participants, pour que chacun puisse se donner carrière dans un travail de son choix.

Car le petit groupe n'a d'avantages que de permettre un certain travail personnel. Foin d'un auditoire nombreux et déférent qui, pendant deux heures d'horloge, s'en vient penser à autre chose pendant que l'orateur s'évertue!... Les groupes sont vivants. On ne craint pas d'interrompre le cours si l'on n'a pas compris tel ou tel développement. Et si la lecture de ses notes fait apparaître des obscurités, on peut, on doit demander des explications. C'est cet échange amical et incessant qui fait tout le prix d'une éducation comme nous la concevons. Au fur et à mesure que passent les soirées, les points de vue se modifient, les connaissances s'enchaînent, les perspectives s'élargissent. La lecture personnelle d'ouvrages recommandés, dont on discute ensuite, l'opposition des points de vue, l'obligation à se faire comprendre, d'enchaîner logiquement ses déductions, l'appréciation des faits exposés, la justification de son sentiment, toute cette activité est enrichissante. Imaginez-la dans sa répétition au cours des mois d'hiver et vous mesurerez l'acquis d'une année.

Aucune œuvre ne demande plus de temps que les œuvres d'éducation. Ce n'est pas sur un ou deux ans, mais sur dix et quinze ans qu'il faut étendre son action. Nous n'en sommes qu'aux premiers pas, mais c'est dans la persévérance que gît le succès.

Les difficultés.

On n'enseigne pas un adulte comme on enseigne un enfant. Il y faut une autre méthode et une autre atmosphère. Moins spontanés que les enfants, les adultes peuvent plus longtemps rester passifs: ils attendent, ils voient venir...

D'autre part ils sont gênés, bien plus qu'ils ne veulent l'avouer, par la nouveauté de la tâche. Les souvenirs qui leur reviennent sont des souvenirs d'école qui ne sont pas toujours flatteurs pour celle-ci.

En outre, ils arrivent fatigués par une journée de travail — nous n'avons pas de 40 heures... Ceux qui travaillent en plein air s'alourdissent vite dans l'immobilité et la chaleur de la salle.

Enfin, sur un groupe de douze, il n'y en a pas deux qui soient au même niveau intellectuel. Tout est disparate, connaissances, expériences, capacités. Mais cette diversité même, qui peut être un sérieux inconvénient, peut devenir un avantage. Chacun instruit les autres de ce qu'il connaît le mieux. Chacun comprend à travers son expérience et les réflexions manifestent déjà les caractéristiques de ses réactions.

Il y a encore la question du vocabulaire. Il faut trouver les mots simples, mais expressifs, ne pas reculer, au risque d'être pédant, devant l'explication des termes.

Il faut savoir ne pas s'appesantir sur des détails difficiles à saisir, ne pas vouloir tout expliquer d'une fois, mais se souvenir qu'après cette soirée, il y en a une autre. Mais toutes ces difficultés sont résolues par chacun selon son tempérament, mais elles s'effacent devant la difficulté majeure: comment se faire connaître?

Mais, direz-vous, rien n'est plus facile. Vous avez les réunions syndicales, vous avez la presse.

Eh! bien, non, ce n'est pas si facile. Le temps des réunions syndicales est absorbé par des discussions et des rapports. Elles ne sont pas toujours fréquentées par de nombreux syndiqués. Enfin, l'éducation ouvrière n'intéresse pas tout le monde.

Or, les hommes aux responsabilités déplorent quotidiennement la pénurie de militants. Si bonne que soit une institution, elle ne vaut que par les hommes qui l'animent. Où sont-ils ces animateurs? Un jour, en Suède, m'étonnant devant un chef des coopératives, de la pléiade d'administrateurs et de techniciens qui permettent au mouvement suédois de se développer encore, comme je m'exclamais: «Mais vous avez des hommes!» — il me répondit: «Les hommes, nous les faisons!»

C'est ce souci des hommes à venir, des hommes à créer qui doit animer le Mouvement d'éducation ouvrière. Sortis du rang, les militants dont a besoin le syndicalisme s'élèveront plus haut si le niveau de la classe à laquelle ils appartiennent est lui-même plus élevé. C'est en améliorant les moyennes que l'on développera les extrêmes. C'est une œuvre qui demande un effort tenace, continu. Elle réclame aussi une atmosphère. Pour que le succès vienne récompenser les efforts, il faut faire une place aux œuvres d'éducation syndicale dans la presse et dans les réunions, les faire connaître par des tracts et par des affiches, les soutenir et les défendre. Elles ne sont pas réservées à une poignée de privilégiés, elles sont ouvertes à tous. Que tous donc les connaissent et les apprécient.

La défense des valeurs spirituelles peut et doit être autre chose qu'un thème de discours. Elever la masse à la dignité de la pensée, c'est travailler puissamment à l'instauration d'un avenir meilleur, c'est préparer une collaboration féconde et équitable entre les divers groupes d'une même communauté, c'est hâter la naissance d'une véritable démocratie.

Entre tous les problèmes qui nous pressent aujourd'hui, il n'en est pas de plus urgent que celui de l'éducation ouvrière. J'ai essayé de marquer ici une étape; puissent les années qui viendront montrer avec quelle aisance elle a été dépassée.

Robert Jaquet.